

L'imaginaire façonne notre réalité

L'intention mise dans un film est perçue par le public. Rencontre avec un cinéaste qui travaille sur les énergies de l'imaginaire.

Propos recueillis par Stéphane Allix et Virginie Gomez
Photos Jean-Romain Pac

Considérez-vous que votre travail en tant que réalisateur participe au changement en cours dans la société ?

Quand je fais du cinéma, j'ai envie de vivre une aventure, de faire le film que j'ai envie de voir. C'est presque égoïste au départ : c'est l'entrée dans cet univers qui m'intéresse. Elle peut être parfois périlleuse – dans un film terrifiant ou sombre – mais elle fait partie de l'exploration des mondes. Dans un second temps, j'inclus le plaisir de raconter une histoire à autrui, et j'espère qu'elle résonnera chez lui. Créer

>>>

DES EXPLORATEURS

Jan KOUNEN

Bio express

Réalisateur de plusieurs courts-métrages primés, il tourne en 1996 le film *Dobermann*, un véritable cri de colère. Après un cheminement atypique avec les chamanes amazoniens, il réalise plusieurs œuvres dédiées à une vision spirituelle du monde.

En 2007, il met en scène *99 francs*, parodie de l'univers de la publicité, et en 2010, *Coco Chanel* et *Igor Stravinsky* avec Anna Mouglalis.

Jack's
Divine

On doit être bien quand on prend une décision, sinon cette décision reste liée à l'énergie qui l'a fait naître.

est un processus très intuitif. Tout à coup, une histoire résonne en moi, et elle ne me quitte plus. Je me base beaucoup sur cette intuition. J'ai refusé beaucoup de sujets mystiques ces dernières années parce qu'il n'y avait pas cette résonance.

Avez-vous des exemples de sujets que vous avez acceptés alors qu'ils vous ont paru bizarres au départ ?

Oui : *99 francs* (l'adaptation du livre de Frédéric Beigbeder – NDLR). J'ai eu une impression bizarre en lisant le scénario. Après un film comme *Blueberry*, ça n'était pas évident d'aller plonger pendant deux ans dans la vie d'un publicitaire prétentieux ! J'ai donc laissé le projet de côté. Puis un matin, je me suis levé, et il me venait sans cesse des images, des scènes relatives au scénario. En moi, le film était en train de naître. Dans un second temps, la pensée m'est venue de mettre en équation ce désir initial : après avoir proposé la découverte d'autres cultures dans mes trois derniers films – *Darshan*, *D'autres mondes* et *Blueberry* – j'ai eu envie de retrouver une écriture critique par rapport au système. Or à travers la publicité, on pouvait critiquer aussi le monde de l'entreprise. L'idée était de revenir à l'énergie d'un humour plus vif. Ça m'a fait beaucoup de bien de faire ce film. Il est cohérent. Tout cela pour vous dire que l'intuition compte pour une part importante dans mes choix, une part que j'explore en les faisant.

Quel genre de réalisateur êtes-vous ?

Je suis plus tranquille qu'auparavant sur un tournage. Je suis capable d'être créatif alors qu'autour de moi il y a cent personnes qui s'activent et des problèmes qui surgissent sans cesse. Je suis capable de me dire : « *Ce n'est qu'un film, on ne va pas en mourir.* » J'ai appris à prendre de la distance avec le futur et avec le jugement que l'on porte sur les choses ; je travaille à mon échelle en sachant que tout n'est pas entre mes mains. L'important est d'être en cohérence avec soi-même au moment où l'on fait les choses, d'être dans le présent de ce qu'on est en train de faire. Je surveille les signaux

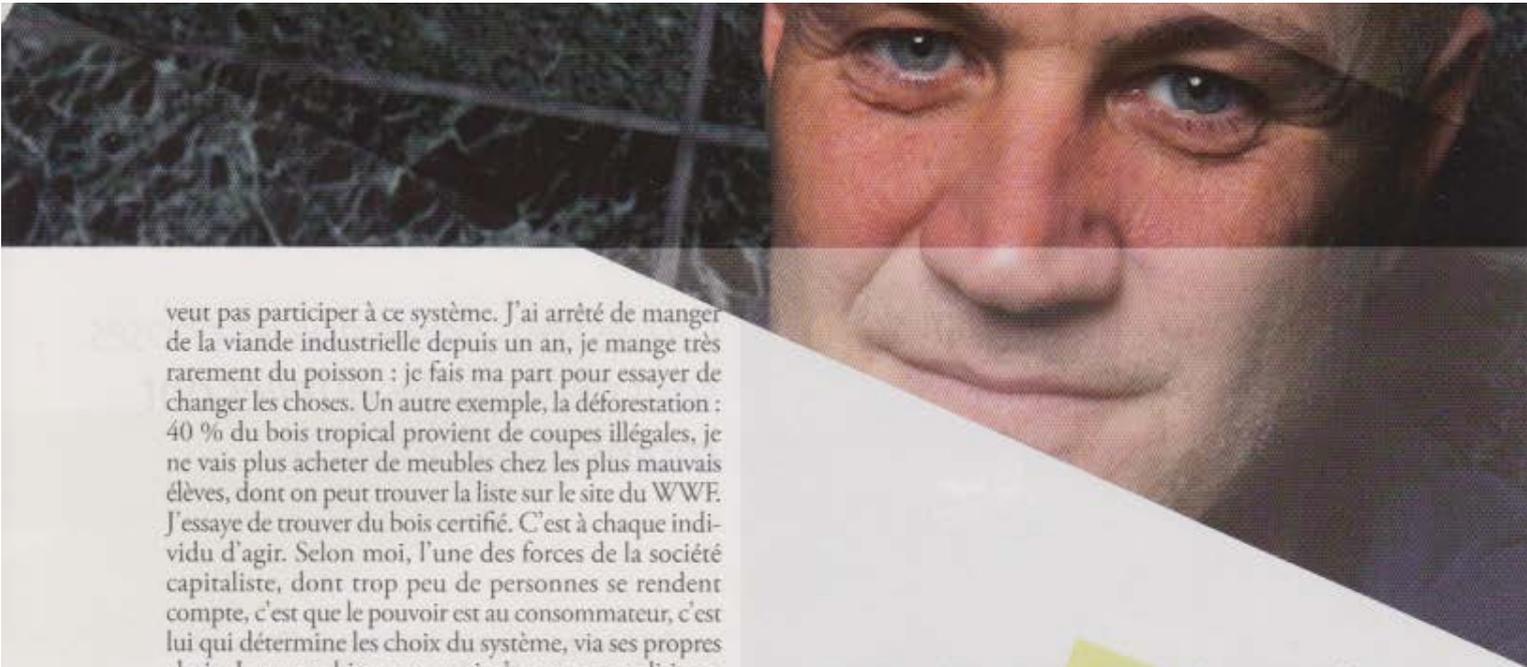
qui m'indiquent – physiquement et psychiquement – que je ne suis pas dans la peur, dans la détresse artistique, surtout avant de prendre une décision. On doit être bien quand on prend une décision, sinon cette décision reste liée à l'énergie qui l'a fait naître. Le cinéma est difficile, parce qu'on est dans le présent en train de fabriquer quelque chose qu'on imagine depuis longtemps, avec des contraintes matérielles lourdes, et toute une équipe. Comment retrouver le fil là-dedans, accepter l'imprévu ? J'ai appris à devenir roseau, à plier, plutôt qu'à rester une espèce de chêne inflexible. Le cinéma c'est du kung-fu, il faut se servir de l'énergie venant de l'extérieur et la transformer.

On parle beaucoup de 2012 comme d'une date charnière. Qu'en espérez-vous ?

J'aimerais bien que la science découvre que l'âme perdure ! Ou alors que les extraterrestres débarquent, plutôt bien intentionnés, en nous disant : « *Arrêtez les gars, vous êtes en train de détruire tous vos écosystèmes, c'est déjà arrivé dans votre histoire, on a des suggestions !* » N'importe quelle bonne vibration qui nous arriverait en pleine face et nous obligerait à réagir serait la bienvenue ! Parce que si nous avons tous peur de 2012, nous allons fabriquer un événement. La pensée est créatrice, c'est pour ça que j'essaie d'être positif : ce monde de pensée est lié à un monde énergétique que l'on nourrit, et qui nous alimente en retour. C'est vrai qu'il y a beaucoup de problèmes sur la planète. Mais les grands mouvements ne proviennent-ils pas aussi de crises profondes ? Pour moi il y a une crise et l'humain est obligé pour s'en sortir d'inventer un monde nouveau qui fonctionne différemment. Nous en sommes à ce stade.

Comment vous situez-vous par rapport à cette crise actuelle ?

On va dans un mur. Nous avons suffisamment d'éléments pour le dire. Il y a environ cinq ans, la question était encore de savoir si on avait le temps de ralentir. Aujourd'hui, elle semble déjà dépassée. Quand on sait qu'on a détruit 90 % de la biodiversité des océans, ça donne le vertige ! Cela étant, je pense aussi qu'on ne peut pas épouser les problèmes du monde sauf si on intervient par une action concrète. Plaindre ou se plaindre n'arrange pas les choses. Se détacher tout en essayant ponctuellement d'agir là où une action est possible, c'est ce que je pratique. Plusieurs choses ont provoqué en moi un vertige suivi d'une décision, par exemple le livre de Jonathan Safran Foer *Faut-il manger les animaux ?* Lorsqu'on prend conscience des milliards de volailles, de poissons qu'on torture, et de la viande malade qu'on mange, on peut se dire qu'on ne



veut pas participer à ce système. J'ai arrêté de manger de la viande industrielle depuis un an, je mange très rarement du poisson : je fais ma part pour essayer de changer les choses. Un autre exemple, la déforestation : 40 % du bois tropical provient de coupes illégales, je ne vais plus acheter de meubles chez les plus mauvais élèves, dont on peut trouver la liste sur le site du WWF. J'essaie de trouver du bois certifié. C'est à chaque individu d'agir. Selon moi, l'une des forces de la société capitaliste, dont trop peu de personnes se rendent compte, c'est que le pouvoir est au consommateur, c'est lui qui détermine les choix du système, via ses propres choix. Je mange bio : pour moi, c'est un acte politique.

Comment comprenez-vous que des films comme *Avatar* aient la capacité à toucher autant de gens sur la planète ?

Parce qu'*Avatar* parle de choses que nous connaissons au fond de nous, que nous avons toujours connues. Emmenez n'importe quel être humain nager avec des dauphins, il sera émerveillé. Selon une étude, ce serait d'ailleurs le désir le plus répandu chez les enfants. L'idée d'une société qui vit en harmonie avec la nature est inscrite dans notre être, dans nos cellules. Il paraît qu'à la sortie du film, des psys américains ont eu à traiter des personnes déprimées qui voulaient aller vivre sur Pandora. Or on n'a pas besoin d'aller sur Pandora. Avec Romuald Leterrier, chercheur en ethnobotanique, et d'autres cinéastes, nous écrivons en ce moment un livre sur l'ayahuasca, le langage des visions et celui du cinéma. Tout un chapitre parle d'*Avatar*. Tout ce qui est dans *Avatar* existe sur Terre ! Que propose le film ? De réveiller notre dimension indigène. Nous portons ces informations dans nos gènes, c'est l'héritage de nos ancêtres. Même si nous évoluons vite, l'homme n'a pas été programmé pour vivre dans des tours de béton, mais pour se déplacer comme un animal dans l'espace, appréhender la jungle, la nature, l'eau, l'air, la terre, etc. *Avatar* fait résonner ce déséquilibre fondamental. Maintenant, tout le monde aime *Avatar*. Et ensuite ? Est-ce qu'on retourne simplement chez soi boire du Coca et manger des hamburgers ? *Avatar*, c'est en train de se passer maintenant en Amazonie avec le terrifiant barrage de Belo Monte qui conduira à l'engloutissement des territoires indigènes. Les Na'Vi ? C'est Raoni et son peuple ! Je me pose une question : est-ce qu'une œuvre peut nous pousser à agir ? En ce qui me concerne, ce sont des livres comme ceux de l'anthropologue Jérémy Narby qui m'ont décidé à partir chez les Indiens. Mais l'influence dépend de l'individu qui reçoit l'information. Va-t-il agir ou se contenter de râler ?

Dans le monde indigène, les rêves sont considérés comme réels. L'imaginaire est un outil.

Ça traduit aussi quelque chose des aspirations profondes des gens...

Oui, c'est clair et en même temps, quand on voit le score des écologistes aux dernières élections, on se dit qu'il y a plus de gens qui ont vu *Avatar* que de gens qui ont voté écolo.

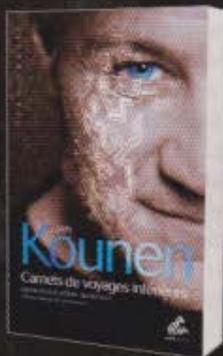
C'est peut-être une question de héros ?

Pas mal, bonne réponse ! (Rires) Peut-être qu'à la tête du parti écolo il nous faudrait Jake Sully et Neytiri ?

Dans notre culture, l'imaginaire est considéré comme un simple divertissement, alors que dans le monde indigène il est non seulement source de créativité, mais aussi de lien entre les gens. Quel est le pouvoir de l'imaginaire dans le chamanisme ?

Dans le monde indien, l'imaginaire permet l'accès à des réalités différentes. Pour nous, il existe une seule réalité concrète. Puis vient le monde des pensées, des rêves et de l'imaginaire. Dans le monde indigène, on considère qu'il existe plusieurs niveaux de réalité qui tous peuvent nous fournir des informations importantes. La nature de la pensée est aussi « vraie » que la nature de notre existence concrète. Et les rêves sont considérés comme réels et étudiés comme source d'information. L'imaginaire est un outil. C'est parce que les Indiens croient en la puissance du rêve que naturellement, dans le monde de la médecine, ils vont intuitivement utiliser le monde de l'imaginaire. Je pense

>>>



Carnets de voyages intérieurs
Mama Éditions – 312 pages, 23 €.

Ce n'est pas parce que les choses sont plus subtiles qu'elles ont moins d'importance.

que l'attitude juste consiste à accorder de l'importance à tous les modes d'exploration. Ce n'est pas parce que les choses sont plus subtiles qu'elles ont moins d'importance. Dans le monde indigène, la pensée est considérée comme une énergie. Si on commence à penser qu'on va tirer un gros profit personnel de telle situation en se moquant des dégâts collatéraux, c'est avec cette énergie que l'on va vivre. Il faut surveiller la nature énergétique de notre pensée. Est-elle généreuse, ouverte, positive ? L'énergie que nous cultivons en nous finit par modeler notre être tout entier, notre société, notre monde.

Ne devrait-on pas aborder de la même manière le cinéma, plus comme une expérience de pensée, initiatique, que comme un divertissement ?

Absolument ! Je pense que le cinéma est une expérience mythique. Dans notre monde protégé où la mort n'est plus visible, où l'on ne touche plus les corps, où l'on vit de plus en plus vieux, on est rarement confronté directement à la transcendance, à la nécessité de sauver quelqu'un. On ne raconte plus de contes aux enfants, alors que ce type d'histoires rend adulte. L'individu a toujours besoin de passer des épreuves de transcendance. Il va donc au cinéma voir des actes héroïques. Pourquoi va-t-on voir Bruce Willis sauver la planète ? Parce que sans y être confronté directement, on a besoin d'être en contact avec cette dimension mythologique. Les sociétés ressemblant à leurs mythes, je pense qu'il est important de les vivre, et de vivre la transcendance, même si c'est par procuration. En voyant un film, qui est le produit d'une imagination, on peut faire des cauchemars ou avoir envie de ressembler au héros. Une énergie est transmise, quelque chose de concret.

Êtes-vous, en tant que réalisateur, attentif à l'impact énergétique ou mythologique de vos films sur le public ?

Dans tout conte, on se préoccupe de l'impact sur l'enfant. Traverser la terreur, cela fait partie de la

dimension mythologique ; nettoyer ses peurs et aller plus profond. L'enfant suit le même parcours : on va dans la grotte affronter le dragon... Le but est de travailler le spectre entier des émotions, non pas de se complaire uniquement dans l'amour et la joie parce que ce n'est pas ça la vie. Dans un film, généralement, tout ne se passe pas bien. Sans cela on s'ennuierait. Mais dans mes films, je fais attention à la direction que j'emprunte et à l'énergie dans laquelle je laisse le spectateur, même si je vais loin dans l'exploration de la peur. C'est cela qui est fondamental pour moi. Un film, c'est une espèce d'entité à gérer, qui doit au final apporter quelque chose. J'essaie de faire ça depuis *Blueberry*.

Vous referiez *Dobermann* ?

C'est un film que j'ai fait dans une énergie de colère pure. Si je le refaisais aujourd'hui, je le ferais différemment bien sûr. J'ai d'ailleurs failli faire une suite récemment, que j'ai finalement refusée... Cela dit, je ne m'interdis rien non plus. En tant qu'artiste, je dois me donner le maximum de liberté. Je vois des films magnifiques que je ne pourrais pas faire aujourd'hui, comme *Seven* par exemple. Je ne pourrais pas laisser les spectateurs la tête dans le seau comme ça. En tant que cinéaste, j'admire ce film. Mais aujourd'hui un tel film ne résonnerait pas en moi, je n'aurais pas l'intuition de le faire.

Beaucoup de films proposent un traitement dualiste du bien et du mal. Pour vous, on sent que le chemin est différent...

Pour moi, le bien et le mal existent clairement, mais parfois le mal se travestit en bien, l'ombre se déguise en lumière, et la lumière en ombre, donc il est très difficile de savoir exactement où est le bien. Je me fie au sentiment du cœur, d'être dedans, je surveille que je ne suis pas reparti dans la pensée, que je suis bien dans cet état.

Comment sent-on cela ?

On s'entraîne. On essaie d'être capable de plus d'amour ! (Rires) Les termes de lumière et d'ombre me parlent plus que ceux de bien et de mal – peut-être parce que je suis cinéaste. Il n'y aura jamais de lumière sans ombre ; comment apprendre à faire la différence entre le bien et le mal si le mal est absent ? Comment pourrait-on voir la lumière s'il n'y avait pas l'ombre ? C'est intéressant que ces deux aspects ne puissent pas exister l'un sans l'autre. Ça ne veut pas dire qu'il faille s'allier avec l'ombre ou des énergies de ce genre. Il s'agit plutôt de les explorer, de les comprendre, tout en faisant très attention.

Comment alliez-vous cette conscience et cette exploration à votre travail de cinéaste ?

Je ne pense pas à un film comme à une création personnelle, mais comme à un être, comme à une entité qui veut venir au monde, voyager et parler aux gens. Quand le film m'appelle, c'est comme si une chose qui est déjà là, autour de moi, allait se matérialiser. J'en suis le vecteur, un peu comme un canal. Je pense le film comme un être, avec des organes et une histoire. Les organes peuvent être des acteurs différents, les parties du corps peuvent être les lieux de l'action, les différents moments de l'histoire correspondraient à ses différents âges... Je ne me demande pas d'où provient mon intuition, je pense qu'il y a une intelligence à l'intérieur de

Ne nous préoccupons pas du futur puisque tout est dans le présent.

nous qui est plus efficace que notre seule intelligence mentale, laquelle est limitée par notre culture, notre vocabulaire, nos modèles, etc. Nous avons aussi des pulsions terribles. D'où la nécessité d'explorer cette intelligence, de trouver l'état qui nous permet de nous relier à la bonne intuition. Il y a parfois des intuitions incroyables dans l'histoire du monde, beaucoup de grandes découvertes ont été faites de manière intuitive. Je crois que la partie la plus intelligente de nous ne s'exprime pas à travers notre cortex. À un moment donné, il s'agit d'arriver à laisser la « chose » traverser toutes les couches sans l'attraper, sans tout de suite la saisir et la mettre en équation ; d'abord la regarder, la laisser grandir, la laisser se déployer. Dans cet état de désir de film, lorsque les images arrivent, j'essaie de ne pas intervenir sur ce qui émerge le plus longtemps possible. Comme une méditation où la moindre modification de pensée peut nous emmener ailleurs. Laisser s'exprimer un monde. Que ce monde soit intérieur ou extérieur, c'est à chacun de voir.

Comment voyez-vous les années à venir ?

Ne nous préoccupons pas du futur puisque tout est dans le présent, c'est maintenant que tout se crée, dans les émotions, les pensées, les choix et les actes que l'on pose. ■